

mand, qu'il n'y a à Paris, à Londres, à Rome, à Vienne, à Berlin, de français, d'anglais, d'italiens ou d'allemands sachant lire et écrire le turc.

Toutefois, là n'est pas la question, car l'on ne mesure pas le niveau de l'instruction générale d'un peuple, à ce que nous croyons du moins, d'après sa connaissance des langues et littératures étrangères; mais bien d'après sa connaissance de sa propre langue, de sa propre littérature. C'est plus particulièrement l'instruction primaire qui sert ordinairement de base à de pareilles évaluations.

Or, il n'existe peut-être pas au monde un autre pays que la Turquie, où l'instruction primaire soit aussi répandue, où elle soit l'objet d'autant de soins, d'autant d'encouragements, d'autant de sacrifices de la part de l'Etat et des particuliers. Il n'y a pas sur toute l'étendue du territoire de l'Empire Ottoman, en Europe, en Asie, en Afrique, dans la plus petite bourgade, dans le plus infime village, une seule mosquée—et, dans les grandes villes, c'est par centaines qu'on compte les mosquées—qui n'ait dans ses dépendances au moins un ou deux collèges supérieurs, une bibliothèque, *une école primaire surtout*, en outre d'établissements de bienfaisance tels que fontaines, bains publics, *hans* pour les voyageurs, hospices et hôpitaux.

Il faut avouer, pourtant, que dans les écoles primaires turques, c'est le turc que l'on enseigne. On n'y apprend pas à lire et à écrire de gauche à droite; mais bien de droite à gauche, de sorte que, pour un européen, c'est par la fin que l'écolier turc et son maître lui-même ouvrent leur livre et commencent à lire. Si c'est là qu'est le mal, si c'est en cela que consiste l'ignorance du peuple turc, elle est flagrante. On pourrait néanmoins poser ici un point d'interrogation: Commencer par la fin, n'est-ce pas un progrès?

Quoiqu'il en soit, aucun moyen n'est négligé pour rendre l'étude, le séjour même de l'école agréables aux enfants turcs, pour les leur faire désirer, pour stimuler leur envie d'apprendre, pour ôter à leurs parents, s'ils sont pauvres, tout prétexte de les garder chez eux ou de les laisser vaguer par les rues, comme les gamins occidentaux. Sauf quelques rares exceptions, il n'y a pas de grandes maisons manufacturières en Turquie; les parents ne peuvent donc pas, alléchés par l'appât d'un lucre malsain, sacrifier la vigueur, la moralité, l'intelligence de leurs enfants au démon industriel. L'enfant peut à la fois étudier et travailler en famille; il a raisonnablement de temps de reste de part et d'autre, tant pour la maison, tant pour l'école.

Des revenus considérables, légués aux mosquées par les Sultans, les mères des souverains, les Vézirs, les riches particuliers, permettent de distribuer aux enfants, dans toutes les écoles primaires, une nourriture gratuite, saine et abondante. Il est même quelques écoles, notamment celle de la mosquée Validè Djedid, à Scutari du Bosphore, où on leur donne à chacun deux habillements complets chaque année, un pour l'hiver, un pour l'été.

Dans les écoles secondaires ou spéciales, dirigées par l'Etat, les élèves sont non seulement logés, nourris, habillés, etc., mais encore ils reçoivent une solde.